

LE PROPAGATEUR

VOL. I.

MAI 1904.

No. 5.

Chronique mensuelle

SOMMAIRE : Errata.—Le beau printemps.—Pie X, sa fermeté.—La visite de Loubet à Rome.—Le discours du Pape sur les choses de France.—L'encyclique "Jucunda sane."—L'accord anglo-français.—"Tout par Marie," édité par l'abbé Lavallée.—Le projet de M. Sauvé et la Saint Jean-Baptiste.—M. J. C. Chapais et l'agriculture.—Nos défunts.

Tout a été dit sur les dangers de la presse. J'estime en vérité que les avantages qu'elle procure à l'humanité sont devenus indispensables de nos jours. Qui donc se priverait de son journal?

Mais c'est vrai aussi que la presse comme tous les puissants du monde peut devenir terrible parfois. Et, sans parler des pires calamités qu'elle répand souvent chez le pauvre monde, je lui en veux un peu—à elle, mais surtout au prote,— pour les tours pendables qu'elle peut jouer au trop facile chroniqueur qui n'exige pas par un contrat. . . . qu'on lui passe les *épreuves* de son manuscrit avant d'imprimer.

Ainsi, dans ma chronique dernière, alors que je saluais la nomination à la cure de St-Louis de France (Montréal) de M. l'abbé Gustave Bourassa, ne m'a-t-on pas fait dire qu'il s'appelait *Eustache* ! Encore celle-là pourrait passer peut-être. Mais, plus loin, on me fait écrire que Buies fut l'ami du *frère* de Madeleine (de la Patrie) tandis qu'il s'agissait de son *père*, et puis mon manuscrit portait que le grand chroniqueur "aima passionnément *le beau*" et le prote imprime "*le bien*", ce qui n'est pas la même chose du tout. Il y a là une nuance que je ne puis pas ne pas signaler.

Après cela, on m'écrit que la correction des *épreuves* a été faite avec grand soin. Je l'admets volontiers, en notant pourtant que certaines *coquilles* ne peuvent être *extirpées* d'un article que par l'auteur lui-même.

C'est en mai, l'an dernier, que nous avons la visite de Théodore Botrel et de sa *douce*. Je l'entends encore : "Terre du Ca-

nada ! salut. Vers toi je viens . . . ” Je lui emprunterais volontiers son verbe et son allure pour saluer le printemps qui nous arrive. Il est si beau le printemps sur la terre du Canada ! Je me surprends à songer souvent que nous ne connaissons pas assez notre pays et que nous ne chantons pas assez les beautés très réelles de notre climat. Hardi ! Les poètes, décrochez la lyre et chantez. Chantez notre climat printannier, si plein de sève et de vigueur, comme aussi de métamorphoses et de variations rapides. Il est digne d'avoir ses Lamartine ou ses Crémazie.

Cependant les événements se déroulent et la trame de l'histoire se tisse.

Le Pape, que l'Eglise s'est donné au mois d'Août dernier, ne demeure pas inactif. La presse jaune ou intéressée avait voulu nous en faire une espèce d'ermite, un pape *pieux*, disait-on, par opposition à pape *politique* qu'aurait été Léon XIII. Comme si, en vérité, les papes ne devaient pas tous, chacun dans sa nature propre, être des hommes de piété et des hommes de gouvernement ! Pie X prie sans doute et beaucoup. Mais il agit aussi et avec une énergie et une décision que les diplomates de carrière vont finir par redouter.

On a dit mille choses au sujet de la visite du Président Loubet à Rome. “ Verrait-il le Pape ? Au moins, son ministre des affaires étrangères verrait-il le cardinal Merry del Val ? ” D'après une information, que je crois assez sûre, la diplomatie française et l'italienne aussi ont tenté de faire accepter les *faits accomplis*, en France ou en Italie, contre la religion. (1) On s'est tout bonnement lutté à la tenacité de ce pape *pieux*, mais *ferme*, mais *savant*, qui proclame, entre autres choses, qu'il n'y a pas de prescription contre le droit naturel de la liberté.

Il ne veut pas recevoir la France officielle, parce qu'elle est impie et sectaire. MM. les diplomates en ont été pour leurs frais. Deo gratias !

D'ailleurs, à l'occasion de sa fête patronale—la Saint Joseph—Sa Sainteté, répondant aux hommages du Sacré Collège, avait in-

(1) On aurait voulu que Loubet fit *en passant*, lors de sa visite officielle au roi Victor Emmanuel, une visite au Vatican. Cela est inadmissible de la part du chef d'un pays catholique.

sisté récemment avec un accent de particulière fermeté sur les *douloureux évènements* de France :

“ Or, il faut l'avouer, a dit Pie X, pendant que nous étions grandement réjoui par les démonstrations continuelles de piété et d'attachement qui nous viennent de ce peuple catholique (la France), nous avons été profondément attristé par les mesures adoptées et les autres qu'on est en train d'adopter dans les sphères législatives contre les congrégations religieuses, qui formèrent en ce pays, par d'admirables œuvres de charité et d'éducation la gloire de leur patrie tout autant que celle de l'Eglise.”

Il y a dans ces paroles tombées du Vatican l'allusion directe aux *deux Frances*, celle qu'il convient de plaindre et de blâmer et celle qu'il nous est loisible et si cher d'aimer toujours. C'est celle-ci, la vraie France, qui fut la mère première de notre Canada. Puisse Dieu la sauver des malheurs que *l'autre* lui mérite et lui prépare !

Le Saint Père vient d'adresser au monde catholique, à propos de treizième centenaire de St-Grégoire le Grand, l'Encyclique “*Jucunda sane.*” S'inspirant des renseignements de ce pape Grand, à qui l'on doit entre autres choses la conversion des Anglais, ces *Angli* dont il voulut faire des *Angeli*, Pie X proclame la nécessité où nous sommes de recourir à l'Eglise, non seulement pour obtenir le salut éternel mais encore pour obtenir la paix et la prospérité sur cette terre.

La grande erreur de nos temps, c'est la négation au nom d'une fausse science de tout surnaturel, le salut ne peut venir que du Christ : et pour cela, enseigne Pie X, il faut d'abord prier puis instruire. Il faut prêcher la folie de la croix. Pour cela enfin, il faut à l'Eglise des prêtres pieux.

L'action du Saint Père Pie X se continuera. Son premier mot, on s'en souvient, contenait un programme : Tout restaurer dans le Christ et par le Christ.

Le Président Loubet donc est allé à Rome et il n'a pas été admis au Vatican. Quelle déchéance pour la fille aînée de l'Eglise ! D'autre part les diplomates français et anglais, après *l'entente cordiale* en sont venus à un *accord* sur les questions de Terre-neuve, de l'Egypte, du Maroc, du Siam et de Madagascar.

C'est un évènement dont nous avons lieu de nous réjouir au Canada. Sujets anglais mais toujours fils de France, nous ne saurions ne pas saluer avec bonheur le nouvel *accord* entre les deux *mères-patries*. Si l'éloignement du Vatican nous attriste, le rapprochement avec Londres ne nous laisse pas indifférents.

C'est Lord Lansdowne, notre ancien gouverneur, qui a négocié avec la France.

Au Canada, pour ne plus parler du monde politique, j'ai noté plusieurs faits intéressants.

Nous sommes dans l'année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Or, comme pour rendre un hommage tout spécial à l'Immaculée Vierge, au nom de notre pays, M. l'abbé F. H. Lavallée, du diocèse de Sherbrooke, vient d'éditer avec *l'Imprimatur* de son évêque, un superbe volume, magnifiquement illustré, de plus de six cents pages, qui contient les "Gloires de Marie," de St-Alphonse de Liguori, et le "Traité de la Vraie Dévotion" du Bienheureux Grignon de Montfort.

Dans son très court avant-propos, le pieux éditeur écrit : "L'admirable ouvrage de St-Alphonse de Liguori, par sa solidité et sa simplicité, prépare à l'intelligence du *Traité* qui, par son caractère inspiré et surnaturel déconcerte aux premières lectures."

J'avoue que ces lignes me font plaisir tout particulièrement. Je suis de ceux hélas ! qui ne comprennent pas toujours les effusions mystiques du Bienheureux. Je sais qu'il aime beaucoup Marie et la sert admirablement ; mais pour ce qui est de la doctrine théologique de la mariologie, j'incline vers Saint Alphonse le grand Docteur de la morale.

Mon estimé confrère, M. Lavallée, ne m'en voudra pas, je suis sûr, de ma franchise. Il me permettra d'ajouter, dut sa modestie en souffrir un peu, que son zèle à publier partout et à répandre à profusion le culte de Marie est vraiment admirable. Bien des gens se demandent si à côté du *Secret* de Marie n'a pas germé un autre *secret*? Celui, veux-je dire, qui permet au pieux confrère de poursuivre son œuvre de diffusion en dépit de toutes les prévisions humaines.

En tout cas, "Tout par Marie" est un volume de fort belle allure qui serait à sa place dans n'importe quelle bibliothèque catholique et française.

Il faut savoir gré à l'entrepreneur éditeur du zèle qu'il déploie et des soucis qu'il se donne.

De la Vierge Marie à St-Jean-Baptiste, le patron de notre race, la transition se fait toute seule.

Monsieur Arthur Sauvé, un des rédacteurs à la Patrie, a publié, vers la mi-Avril, un article original, où, après avoir enchassé quelques fortes paroles de plusieurs de nos hommes publics : Monk, Chapais, Mercier, Chapleau, Poirier, Cartier, Tarte, Chicoyne, Gouin... comme aussi bon nombre de vers patriotiques dus à Crémazie ou à Routhier, (tout cela dans un fouillis un peu à la diable qui me faisait penser au vers célèbre : "chez elle un beau désordre est un effet de l'art"), il propose de chômer la Saint Jean-Baptiste dans chacune de nos paroisses, toujours le 24 Juin ! C'est une belle idée. M. le Journaliste voudrait aussi que la distribution des prix dans toutes les écoles se fit à cette occasion. La fête nationale ainsi célébrée cimenterait davantage l'union des fils de la même race.

Cette idée, je le crois, fera son chemin.

Pourtant elle sera, il me semble, sur plus d'un point de pratique malaisée.

Je sais des comtés, par exemple, où l'on se réunit, vers la fin Juin, dans l'une des paroisses—A tour de rôle chaque paroisse a son année. C'est encore un beau moyen de raviver le patriotisme.

Pour ce qui est des écoliers, beaucoup aiment mieux être déjà en vacances au 24 Juin ! Mais cela n'empêche pas qu'on puisse les réunir ce jour-là et peut-être réserver aussi pour cette réunion la partie la plus solennelle de la distribution des prix : les couronnes et prix d'honneur, par exemple.

Ce qui me plait dans l'ensemble du projet de M. Sauvé c'est l'idée de pousser la célébration de la fête nationale. Ceci, c'est excellent. Le patriotisme est sûrement un stimulant au bien et à la dignité de la vie.

Un sujet bien patriotique en notre pays c'est celui de l'Agriculture. J'eus l'occasion d'entendre, l'autre soir, M. J. C. Chapais, le populaire et distingué conférencier que toute la Province a eu déjà la bonne fortune d'entendre.

Ce soir-là, M. Chapais parlait à des écoliers. Il sut leur présenter des développements, que comportait d'ailleurs admirable-

ment son sujet, qui étaient bien propres à faire aimer aux jeunes gens, qui seront demain des conducteurs de peuple, la noble profession de la vie des champs.

Avec tout un luxe de rapprochements saisissants et de réflexions fort heureuses il fit voir comment les sciences et les lettres s'harmonisent aux choses de l'agriculture : la botanique, la géologie, la minéralogie, la chimie, la physique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et puis la rhétorique et la philosophie... Au dire de M. le conférencier, et il prouvait ses avancés, tout sert et relève la vie de l'homme des champs. Et en même temps, dans cet air pur et sur ce terrain pratique, toutes les sciences vous prennent une envolée poétique et tout ensemble un caractère d'utilité... qu'on est étonné et charmé de trouver si réels et si admirables.

M. Chapais a une façon tout aimable de prêcher la vérité qu'il aime. Son amour de la terre s'idéalise de patriotisme parce que, sans doute, son patriotisme s'ancre au cœur même du sol de la patrie canadienne.

Hélas ! la dernière page de ma chronique est toujours une page noire. Pendant que les événements se précipitent et que les saisons se succèdent, la mort ne reste pas inactive.

Ce mois-ci, elle a frappé encore, la cruelle ! C'est d'abord l'abbé Ch. LaRocque, le nouveau Visiteur des Ecoles Catholiques de Montréal, dont précisément je notais les belles paroles sur l'œuvre scolaire dans ma chronique dernière, qui est parti pour un monde meilleur.

C'est ensuite M. le Grand Vicaire McAuley, ancien curé de Coaticook, ce vénérable prêtre à l'esprit si fin et à l'humeur si enjouée, qui a dû nous quitter aussi.

C'est encore M. l'abbé J. O. Gadoury, curé de Salem, un vaillant champion des idées françaises et des œuvres catholiques aux États-Unis, qui a été frappé si vite.

C'est enfin le jeune abbé Beaudet, du diocèse de Québec... et peut-être la liste n'est-elle pas close, car j'en puis oublier.

A tous ces vénérés confrères puisse la Justice de Dieu être clémente. La responsabilité de celui qui parle à Dieu sur terre au nom des hommes pour ensuite parler aux hommes au nom de Dieu, est si lourde et si redoutable.

Lecteurs, mes frères, priez pour eux.

3 Mai 1904.

L'abbé ELIE J. AUCLAIR.

Affection et dévouement d'un curé pour sa paroisse

Dès qu'un prêtre prend possession d'une paroisse, il contracte avec elle une alliance spirituelle qui l'unit par des liens intimes et sacrés. Voilà ce que nous ne pouvons trop redire. Il doit se dévouer à elle d'esprit et de cœur, et s'identifier aussi complètement que possible avec elle.

Il est en réalité, père de la famille spirituelle adoptée par lui ; les intérêts des paroissiens deviennent les siens, leurs joies ses joies, leurs douleurs ses douleurs, leurs misères ses misères. Tout ce qu'il a d'argent dans sa bourse, de temps libre dans sa vie, de force dans son corps, de capacité dans son esprit, d'amour dans son cœur, il doit le leur consacrer et leur prodiguer. La tendresse pastorale l'oblige à s'immoler pour eux tout entier, corps et âme. C'est pour lui un devoir de les protéger et de les défendre au péril de sa fortune, de sa santé, et de sa vie même : ils sont tous pour lui, son bien, son bonheur et sa gloire.

Voilà la vraie grandeur du prêtre pasteur d'âme. S'enterrer vivant dans un hameau obscur et oublié, pour le civiliser par l'Évangile ; consentir à y vivre jusqu'à la mort, pauvrement rétribué ; bannir de son cœur toute idée de changement, tout désir d'un poste plus élevé, tout projet de s'éloigner un jour ; s'y dévouer de toutes ses forces, sans viser à des rétributions d'ordre temporel ; oui, voilà la vraie grandeur du pasteur devant Dieu, et c'est à celle-là que nous devons aspirer de toute l'ardeur de notre âme.

C'est aussi le moyen d'acquérir une précieuse influence, et de faire beaucoup de bien. Le noble dévouement par lequel un curé se donne à sa paroisse sans partage, sans mesure et sans fin, est la qualité que le peuple aime le plus à trouver dans un pasteur. Une fois qu'il sera convaincu de son vif et sincère attachement, il acquittera envers lui la dette de la reconnaissance, en lui rendant amour pour amour.

Un curé chéri et vénéré fait facilement aimer et bénir son ministère ; il lui en coûte peu pour gagner à Jésus-Christ ceux dont il a déjà conquis le cœur. La confiance dont il jouit est grande ; son autorité s'exerce sans résistance sur la plupart.

On se plaît à le voir à l'autel, à l'entendre en chaire, à lui ouvrir son cœur au saint tribunal ; on l'accueille avec joie et amitié, et on voudrait l'avoir pour confident et pour ami ; on le consulte dans les matières les plus délicates ; on reçoit ses avis et ses décisions, comme des arrêts sans appel. Son ascendant lui permet au besoin, de parler haut et fort, et si quelques téméraires osent le censurer, mille bouches s'ouvrent pour le justifier et le défendre.

Il remplit une vraie magistrature paternelle au milieu des siens. Que de procès évités par son entremise, que de différends terminés, que d'intérêts conciliés, que de discordes éteintes, que de services rendus ! Heureuses les paroisses qui ont de tels pasteurs ! Heureux serons-nous si nous sommes de ce nombre !

Oui, heureux ! parce que le bonheur, pour le prêtre pasteur, ce n'est pas l'honneur humain qui résulte d'une situation plus en vue ou mieux rétribuée ; ce sont bien plutôt les hommages de la reconnaissance populaire, les bénédictions de ses paroissiens, l'affection du grand nombre, l'estime de tous, avec la paix de la conscience, la sécurité de l'âme, la certitude d'avoir fait du bien, enfin la joie d'avoir vu grandir et mûrir ce qu'il a semé.

Sans doute, cette joie ne peut pas ne pas être mêlée d'amertume ; c'est le sort de tous les dévouements de ce monde ; mais ici, pour ce bon pasteur, l'amertume est moins affligeante, parce que le remède est près de lui. Qu'il regarde, qu'il écoute, qu'il se souvienne : cela suffit.

Une paroisse, au contraire, se raidit contre les avis et les ordres d'un curé dépourvu de l'affection populaire. Ce dernier ne saurait former aucun projet de bien, adopter aucune mesure même sage, sans soulever des oppositions contre lui ; et s'il veut faire un acte de courage, entreprendre une réforme, il risque toujours d'échouer. L'impopularité tue son influence. C'est donc avec raison que saint Grégoire le Grand fait la remarque suivante : *Difficile est ut, qui non diligitur, libenter audiat.*

Gardons-nous toutefois de viser à une popularité malsaine dûe à des concessions faites au mal, à un laxisme déplorable de doctrine et de direction, à une tolérance fâcheuse des abus, à des fréquentations de bas étage, ou aux engouements de la politique. Toute popularité acquise au détriment de la sainteté de notre état et de la dignité de notre ministère, doit être fermement méprisée par chacun de nous.

Sachons apprécier la valeur des âmes et nous saurons nous affectionner à elles, en quelques milieux que nous les rencontrions. Une seule âme vaut tout le sang de Jésus-Christ. C'est en toute vérité que Jésus a offert tous ses mérites pour chacune d'elles en particulier. Oserions-nous donc dire ou penser que telle paroisse, en raison du petit nombre ou de la rusticité de ses habitants, n'est pas à la hauteur de nos propres mérites, et prendre prétexte de cela pour la négliger et aspirer à en sortir ?

Que fait le pasteur vraiment attaché à ses paroissiens ?

1. *Il va vers eux.*—Il s'étudie d'abord à les bien connaître et à former avec eux des rapports d'affection et de bienveillance. Il n'attend pas qu'ils viennent d'eux-mêmes à lui : il va les chercher. C'est dans ces entrevues qu'il se rapproche d'eux, qu'il se concilie leur estime et leur amitié. Ces visites pastorales sont de véritables relations de famille, semblables à celles de père à fils ; relations sympathiques et touchantes qui présente, pour le ministère ecclésiastique, d'inappréciables résultats. quand un curé ne s'y écarte pas des limites d'une familiarité décente. Une fois que les paroissiens ont fait la connaissance de leur père spirituel, ils se mettent à l'aise avec lui ; ils ouvrent leur cœur à la confiance.

2. *Il prie pour eux.*—De même que Job offrait chaque jour des sacrifices pour purifier toute sa famille, ainsi le bon curé adressera au Seigneur des vœux et des supplications en faveur de son troupeau, toutes les fois qu'il montera au saint autel. Il offrira souvent la sainte Victime pour apaiser le courroux céleste, pour implorer la divine clémence et attirer sur son peuple les bénédictions de la bonté infinie. Les prières d'un pasteur fervent font descendre du ciel des pluies de grâces qui peuvent féconder le champ le plus ingrat et le plus stérile.

3. *Il veille sur eux.*—Il exerce sur sa paroisse une surveillance de tous les jours et de tous les instants. Sans des soins actifs et persévérants, une paroisse deviendrait bientôt un foyer de vices et de débauche. La vigilance pastorale doit s'étendre à tous les individus et à tous les besoins. Enfants et adolescents, chefs de famille, maîtres et maîtresses de maison, domestiques, pauvres, malades, gens de toute classe et de tout métier, voilà l'objet de sa surveillance, ainsi que la réforme des mœurs, la répression des scandales et des désordres. Il faut que le pasteur oppose la digue d'une vigilance continuelle à l'invasion des vices et des abus. L'indolence, l'incurie, sont de grands crimes dans un pasteur qui

répond du salut de ses paroissiens, sang pour sang, vie pour vie, âme pour âme.

4. *Il est tout à eux.* — Surtout à l'enfance et à la jeunesse dont il est, par état, l'ange gardien et le sauveur. N'est-elle pas la fleur d'une paroisse et le plus cher espoir de l'Église ? Elle lui inspirera donc la plus vive sollicitude et le plus affectueux intérêt ; car il n'est point d'objet plus digne de sa prédilection. Aussi un bon curé se hâte-t-il toujours de prendre possession du cœur des jeunes gens et de s'emparer de leur intelligence.

A l'exemple du divin Modèle, il accueillera les pécheurs avec une miséricordieuse bonté, il leur facilitera les moyens de mettre ordre à leur conscience, et saura toujours à propos faire grâce à la pauvre infirmité humaine. On ne le verra jamais briser le roseau à demi rompu, ni éteindre la mèche qui fume encore. Il aura particulièrement une tendre charité pour les fidèles timides, que la brusquerie et la dureté troublent et déconcertent, ainsi qu'une indulgente pitié pour les personnes affligées de peines intérieures. Ecouter leurs requêtes avec une patiente bonté, dissiper leurs doutes et leurs inquiétudes, éclaircir leurs difficultés, rendre la sérénité à leur âme, voilà un des devoirs qui doivent le plus intéresser la compatissante charité d'un pasteur.

Le bon curé, en un mot, a une tendresse inépuisable pour son troupeau ; il ne vit que pour lui ; il déploie une infatigable activité pour le préserver de tout mal, ne craignant rien tant que de le voir dépérir sous sa houlette pastorale.

Disons-le bien haut : un prêtre animé de l'esprit de Dieu, plein de la grâce de sa vocation, qui prodique à ses paroissiens son temps, ses veilles et tous ses soins dans le but de les sanctifier, est le plus beau présent que le Ciel puisse faire à un peuple qu'il veut privilégier.

Le dévouement de ce bon pasteur sera incomparablement fécond ; son attachement à ses ouailles fera la gloire de son sacerdoce.

Voilà le but qu'il nous faut atteindre. Et, à toutes les sollicitations de l'esprit du monde pour nous en détourner, sachons répondre avec une ferme simplicité : "*Sufficit discipulo ut sit sicut magister ejus !* Mon Maître a été l'homme des petits et des humbles, l'homme de tous ; à mon tour et comme lui, je serai tout à tous."

Le Patriotisme d'une sainte

Laurent Ponziani, époux de sainte François Romaine, avait pris les armes pour défendre la cause du Pape en 1413. Il fut grièvement blessé dans une rencontre sous les murs du château Saint-Ange. Mais l'ennemi ne se contenta pas de son sang ; le comte de Troja, engagé à la solde du roi de Naples Ladislas, exigea que le palais Ponziani fournit un otage, et il désigna le fils aîné du héros.

Qu'allait faire sainte Françoise ? L'amour du bien public et l'amour maternel se disputaient ses pensées ; d'un côté, elle se sentait portée à se sacrifier ; de l'autre, à fuir. Pareille à un navire surpris par la tempête, et que des vents opposés inclinent avec fureur tantôt à droite, tantôt à gauche, elle ne savait à quel parti s'arrêter. L'homme de Dieu à qui elle avait remis la direction de son âme, lui dit : " Allez au Capitole et livrez votre fils." Parti désastreux, résolution folle ! On s'empresse autour de sainte Françoise, on la dissuade, on veut arrêter sa marche ; mais elle se fixe immuable dans l'obéissance. Elle prend Jean-Baptiste par la main, gravit la colline, livre à l'ennemi son fils sans s'émouvoir. Puis, ainsi qu'une mère qui, ayant reçu le dernier soupir de son enfant, s'enfuit aussitôt dans le sanctuaire domestique pour donner un libre cours à sa douleur, sainte Françoise, après avoir offert son cruel holocauste, se précipite dans l'église voisine de l'*Ara Cali*, et appelle la très sainte Vierge à son aide en versant des torrents de larmes. La Reine des martyrs lui répond par un miracle. Elle lui apparaît, l'encourage, et lui promet que son fils aura la vie sauve et recouvrera la liberté.

Les troupes de Ladislas s'étant emparées de Rome peu de temps après, Laurent dut s'échapper ; son fils Jean-Baptiste fut gardé en prison, son palais saccagé, ses terres confisquées. Restée seule avec sa belle-sœur, Françoise vit alors ses deux autres enfants, Évangéliste et Agnès, partir pour le ciel.

Le deuil régnait à son foyer ; mais Rome est assaillie par les fléaux conjurés de la peste et de la famine. Sainte Françoise n'hésite pas ; elle court à travers les rues désolées à la recherche des malades les plus rebutants, et les transporte à son palais, dont le

premier étage est devenu un hôpital. Elle lave les plaies de ces malheureux, adoucit leurs souffrances, console leur agonie.

Cependant des troupes de pauvres gens, exténués par le jeûne, gisent abandonnés sur la voie publique, où l'on en voit mourir, une poignée de foin à la bouche. Ste Françoise, sans s'inquiéter du lendemain, leur distribue toutes les provisions de son logis. Pour les secourir, elle vend ses bijoux, sacrifie ses meubles magnifiques. Sa charité soumet le palais à un pillage plus impitoyable que celui des ennemis. Et quand l'héroïne n'eut plus rien, quand les ressources qu'elle avait prodigieusement multipliées furent à sec, aucune honte ne l'empêcha d'aller mendier de porte en porte pour les victimes du fléau. Elle reçoit plus d'affronts que d'aumônes : mais rien ne la peut rebuter. Que lui importaient les opprobres, pourvu qu'elle eut de quoi soulager ses protégés ? Un jour de station, à la basilique de Saint-Paul, elle tendit la main aux pèlerins pendant une journée entière, heureuse de se rendre pauvre pour les pauvres de JÉSUS-CHRIST.

Elles furent longues, ces dix années d'épreuves ! Mais pour Rome, elle les eût volontiers recommencées. Elle eût enduré de nouveau l'exil de son époux celui de Jean-Baptiste, la déchéance de sa maison, la confiscation de sa fortune. pour sauver quelques âmes et rendre à la Ville éternelle, son ancien éclat. Individu, famille, patrie, la Révolution immole tout : Françoise mettait la même générosité à se sacrifier elle-même pour Rome.

PAGES D'HISTOIRE FÉMININES.

La Croix clef du Ciel

La croix est la clef du Ciel. La Croix de Jésus-Christ a ouvert le Paradis. N'est-il pas dit que le Royaume des Cieux souffre violence, et que ceux qui font de généreux efforts sur eux-mêmes l'emportent ? Mais je dis plus : Celui qui est sur la croix emporte le Ciel sans effort. Entre le Ciel et la Croix, il n'y a point de milieu. Après la croix suit aussitôt le Paradis.

(SAINT-CHRYSOSTOME, HOM. DE DIVIT.)

Nabuchodonosor, Napoléon Ier et les persécuteurs modernes.

Nabuchodonosor, le futur destructeur de leur patrie, voilà le spectre gigantesque qui, des années avant qu'il paraisse, épouvante l'imagination des prophètes. De proche en proche, Isaïe, Michée, Sophonie, Joël, Habacuc le voient s'avancer contre Jérusalem ; Jérémie, Abdias et Baruch contemplant de leurs yeux, sa formidable majesté ; Ezéchiel le regarde s'élançer une dernière fois contre la triste Sion ; Daniel apparaît enfin devant ce dieu de l'Orient, pour lui prédire, une dernière fois, la ruine de son empire, la contempler lui-même, et redire sur sa tombe l'oracle que chante ici Habacuc.

Nabuchodonosor, l'objet de tant d'oracles, l'oint du Seigneur et son grand justicier pour châtier Sion et l'Orient corrompu, l'idole de la gloire et en même temps le prodige de l'orgueil, le fondateur du plus magnifique des empires, lequel finit pour ainsi dire avec lui, abattu par la même main divine qui l'avait élevé ; Nabuchodonosor, voilà donc, dans l'histoire, le type parfait de ces fléaux appelés conquérants, que Dieu envoie, à toutes les époques, contre les nations coupables ; qu'il récompense d'une gloire éphémère ; qu'il brise ensuite comme des vases d'argile. Tels apparaîtront, dans l'ancien monde, Cyrus, Alexandre et César ; dans le monde barbare, Alaric, Genséric, Attila, Mahomet, Saladin, Gengiskan, Tamerlan ; dans le monde moderne et civilisé, Napoléon

Rapprochant, en effet, le nom du premier ravageur du monde, Nemrod, le fondateur de la première Babel, de celui de Buonaparte, le Victor Hugo de 1822 chantait lui-même, avec l'accent des prophètes :

Parfois, élus maudits de la fureur suprême,
Entre les nations des hommes sont passés,
Triomphateurs longtemps armés de l'anathème,
Par l'anathème renversés !
De l'esprit de Nemrod héritiers formidables,
Ils ont sur les peuples coupables
Régné par la flamme et le fer !
Et dans leur gloire impie, en désastres féconde,
Ces envoyés du ciel sont apparus au monde
Comme s'ils venaient de l'enfer.

En vain Dieu s'est manifesté
 En vain un conquérant, aux ailes enflammées,
 A rempli du bruit des armées
 Le monde en ses fers engourdi ;
 Des peuples obstinés l'aveuglement vulgaire
 N'a point vu quelle main poussait ses chars de guerre.
 Du septentrion au midi.

Napoléon, comme Nabuchodonosor, viendra conquérir l'Égypte ; c'est le piédestal de son prochain trône :

Quand des vieux Pharaons il foulait la couronne,
 Sourd à tant de néant, ce n'était qu'un grand trône
 Qu'il rêvait sur leurs grands tombeaux.

De là, il vient reprendre ses triomphes sur l'Europe entière :

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade,
 Du trône universel essaya l'escalade,
 Qui vingt ans entassa,
 Remuant terre et cieux avec une parole,
 Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
 Pélion sur Ossa !

Ainsi, cent villes assiégées ;
 Memphis, Milan, Cadix, Berlin ;
 Soixante batailles rangées ;
 L'univers d'un seul homme plein ;
 N'avoir rien laissé dans le monde,
 Dans la tombe la plus profonde,
 Qu'il n'ait dompté, qu'il n'ait atteint ;
 Avoir, dans sa course guerrière,
 Ravi le Kremlin au czar Pierre,
 L'Escorial à Charles-Quint !

Dans ses étreintes foudroyantes
 Son aigle, aux serres flamboyantes,
 Eût étouffé l'aigle romain ;
 La victoire était sa compagne,
 Et le globe de Charlemagne
 Était trop léger pour sa main.

Et le peuple, enivré d'une telle gloire, saluait l'idole impériale, comme jadis la statue d'or de Doura, et il chantait :

Gloire à Napoléon ! gloire au maître suprême !
Dieu même a sur son front posé le diadème.
Du Nil au Borysthène il règne triomphant.
Les rois, fils de cent rois, s'inclinent quand il passe,
Et dans Rome il ne voit d'espace
Que pour le trône d'un enfant !

Pour porter son tonnerre aux villes effrayées,
Ses aigles ont toujours les ailes déployées,
Il régite le conclave ; il commande au divan.
Il mêle à ses drapeaux, de sang toujours humides,
Des croissants pris aux Pyramides,
Et la croix d'or du grand Yvan.
Le Mameluck bronzé, le Goth plein de vaillance,
Le Polonais qui porte une flamme à sa lance,
Prêtent leur force aveugle à ses ambitions,
Ils ont son vœu pour loi, sa foi pour renommée,
On voit marcher dans son armée
Tout un peuple de nations.

Et maintenant, au milieu des splendeurs de Paris, embelli par ses soins, le Nabuchodonosor français se croit immortel, comme le bronze de cette colonne Vendôme qui raconte ses exploits, et il semble défier l'avenir.

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.

Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume,
 Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
 La nuit, comme un flambeau.
 C'est notre vieille garde au loin jonchant la plaine.
 Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
 Demain, c'est le tombeau.

Oui, il était à punir dans Napoléon, comme dans le fils de Babel, de l'orgueil, de l'injustice, de la cruauté, de l'impiété : Pie VII, l'auguste captif de Fontainebleau, fut son Daniel, et lui dénonça la vengeance.

La foudre remonta ! Renversé de son aire
 Il tomba tout fumant de cent coups de tonnerre.
 Les rois punirent leur tyran.
 On l'exposa vivant sur un roc solitaire ;
 Et le géant captif fut remis par la terre
 A la garde de l'Océan.

Là, se refroidissant comme un torrent de lave,
 Gardé par ses vaincus, chassé de l'univers,
 Ce reste d'un tyran, en s'éveillant esclave,
 N'avait fait que changer de fers.

Des trônes restaurés écoutant la fanfare,
 Il brillait de loin comme un phare,
 Montrant l'écueil au nautonnier.
 Il mourut ! Quand ce bruit éclata dans nos villes,
 Le monde respira dans les fureurs civiles,
 Délivré de son prisonnier !

Et c'est alors que la clameur vengeresse des peuples irrités, adresse à sa mémoire ce même concert d'imprécations, qu'avaient entonné Isaïe et Habacuc, sur le cercueil du Nabuchodonosor chaldéen :

Honte ! opprobre ! malheur ! anathème ! vengeance !
 Que la terre et les cieus frappent d'intelligence !
 Enfin nous avons vu le colosse crouler !
 Que puissent retomber sur ses jours, sur sa cendre,
 Tous les pleurs qu'il a fait répandre,
 Tout le sang qu'il a fait couler !

Qu'à son nom, du Volga, du Tibre, de la Seine,
Des murs de l'Alhambra, des fossés de Vincenne,
De Jaffa, du Kremlin qu'il brûla sans remords,
Des plaines du carnage et des champs de victoire,
Tonne, comme un écho de sa fatale gloire,
La malédiction des morts !

Qu'il voie autour de lui se presser ses victimes !
Que tout ce peuple, en foule échappé des abîmes,
Innombrable, annonçant les secrets du cercueil,
Mutilé par le fer, sillonné par la foudre,
Heurtant confusément des os noircis de poudre,
Lui fasse un Josaphat de Sainte-Hélène en deuil !

Ainsi la poésie chante le passé de Napoléon, sous les mêmes couleurs, que la prophétie racontait elle-même l'avenir de Nabuchodonosor. Se peut-il un plus exact parallèle des desseins du Seigneur, six siècles avant, et dix-huit siècles après le Messie ? et l'oracle d'Habacuc n'est-il pas à la fois le commentaire des annales babyloniennes et de l'histoire du premier empire ?

Après vingt autres orateurs, poètes, historiens, car quelle voix n'a point parlé de cette grande renommée ? Mgr Plantier dit, à son tour, de Napoléon et de Nabuchodonosor :

Ne fut-il pas un instant, où, monarque du plus florissant empire, couronné des lauriers de cent victoires, maître de presque tous les rois devenus ses tributaires, j'allais presque ajouter l'arbitre du monde, on prit volontiers Napoléon pour quelque chose de plus qu'un mortel ? Mais comme dans sa grandeur le guerrier avait atteint le faite rêvé par l'ambition du roi chaldéen, il devait aussi lui ressembler dans la profondeur et la rapidité de sa ruine. Après un règne d'un jour, il est tombé sous les coups de la verge divine ; les nations au loin se sont applaudies de sa chute. Qui ne sait que son abaissement fut aussi profond que sa hauteur avait été sublime ; qu'après avoir été comme à l'étroit dans le monde, il fut jeté par delà l'équateur sur un roc misérable, au sein d'une île abandonnée ; que si, dans la première moitié de sa vie, il éblouit l'Europe des rayons que lançait sa

gloire, dans la seconde il ne se montra plus à nous qu'à travers une distance infinie, et comme un astre presque éteint dans de lointaines vapeurs ; qu'au lieu de terminer ses jours sous le ciel et dans les bras de sa patrie, comme le reste des rois qui avaient été ses vassaux, ou des guerriers obscurs qu'il avait commandés, il s'est vu condamné par le sort à mourir entre les mains du peuple qu'il avait le plus désesté ; qu'enfin, trahi dans la plus chère de toutes ses espérances, il n'a pas pu réussir à fonder une dynastie, et que l'unique héritier de son sang n'a pas tardé dans le printemps de l'âge à le suivre au tombeau ? Non, l'analogie ne saurait être plus complète ; presque tous les traits de l'oracle et de l'histoire se répondent.

L'orgueil qui avait fait de Nabuchodonosor le persécuteur du peuple choisi de Dieu, et de Napoléon le bourreau du vicaire de Jésus-Christ, avait de même aveuglé les empereurs romains. Aussi leur empire a passé. Chaque tête de martyr qui tombait sapait le trône de ceux qui se croyaient des dieux et se faisaient appelés "*divi*". L'orgueil aveugle aussi les tyrans qui, de nos jours, se sont faits les persécuteurs des prêtres, des moines et des religieuses. Mais leur puissance n'a rien de solide, et passera comme celle de leur prédécesseurs. Chaque nouveau trait de leur audace est une goutte qui tombe dans la coupe de la justice de Dieu, et bientôt la goutte dernière la fera se verser toute pleine sur les persécuteurs étonnés.

ATHANASE OLLIVIER.

ALLONS, VA!...

- Comme cela, tu persistes dans ton projet ?
—Oui, père.
—Et tu ne tomberas pas malade ?
—Oh ! non, mère.
—Et tu crois fermement que tu réussiras ?
—Avec le secours de tes prières, petite sœur, je n'en doute pas...
—Alors, tu as carte blanche...
—Merci, père.
—Mais tu t'engages à ne pas les amener dans le potager ?
—Oui, mère.
—Et ils ne viendront pas effrayer mes tourterelles ?
—Non, petite sœur.
—Allons, va !

.

Cet "allons, va !" avait été articulé avec un certain soupir résigné qui en disait long... Aussi, comprend-on chose pareille !... Un Just de Grandcœur qui vous arrive en vacances, tout fluet dans sa soutane, tout amaigri par sa première année d'Issy, et qui, au lieu de se laisser dorloter tout tranquillement, se met en tête, au bout de huit jours, de réunir au château tous les galopins du village !...

—Et pour quoi faire, grand Dieu !... s'était écrié le père du jeune ecclésiastique ; mais tu ne sais donc pas que ces enfants-là sont horriblement mal élevés?... Ah ! si nous avions une école de Frères, je comprendrais cela !... on pourrait essayer de faire un peu de bien à leurs élèves ! ce serait même intéressant ! mais des petits laïques ! des petits sans-Dieu ! !...

—Précisément, mon père ; plus ils sont délaissés, et plus ils ont besoin de compassion... on ne leur parle jamais du bon Dieu !... raison de plus pour que je leur en parle, moi !...

—Mais, mon pauvre Just, avait ajouté la maman, comment en viendras-tu à bout ?... Tu ne connais donc pas ces polissons-là ?... ce sont de vrais lions déchaînés !... ça ne respecte rien !... si tu voyais comment ils se tiennent à l'église !... jamais ils ne te craindront, toi...

—Aussi, chère mère, chercherai-je à m'en faire aimer...

—Écoutez, mon bon abbé — était venu, à son tour, dire M. le curé, — les vacances sont faites pour se reposer... vous serez bien avancé si, au mois d'octobre, vous êtes encore plus fatigué qu'à présent !... Croyez-moi, renoncez à tous vos plans d'apostolat, et bornez-vous à réciter votre petit office de la sainte Vierge sous les vieux ombrages du parc...

—Monsieur le curé, a répondu le séminariste, le jour de ma première communion, vous m'avez fait dire : "Je m'attache à Jésus-Christ, pour toujours !..." *Pour toujours*, c'est-à-dire pour le temps des vacances comme pour le cours de l'année ; me rendez-vous ma parole ?...

.

Puisqu'il n'y avait pas moyen de faire entendre raison à cet entêté de Just, les trois préopinants avaient fini par dire, en haussant un peu les épaules : "Laissons-le faire à sa tête !... mais quelles drôles d'idées on rapporte, à présent, du séminaire !..."

L'abbé n'en demandait pas d'avantage. Pour avoir ses garçons, il s'engagea à tout ce qu'on voulut... à ne pas attrapper de refroidissement... à ne pas laisser dérober la moindre prune... à prendre de l'huile de foie de morue... à se confiner avec son bruyant troupeau tout là-bas, là-bas, du côté du kiosque vert, au fond du parc... surtout, à veiller attentivement sur les volières, où deux jolies tourterelles grises, innocentes comme on l'est à leur âge, demandaient à roucouler tranquillement, loin de tout effarement, sous l'œil attendri de la plus charmante des petites sœurs...

.

Chose incroyable, le séminariste réussit !... Ni la grossièreté fruste de ses petits protégés, ni l'opposition sourde de deux ou trois radicaux, ni l'exiguïté de ses ressources, ne le découragèrent. D'abord un peu effarouchés, les gamins du village finirent par suivre ce grand jeune homme pâle dont la voix était si douce et qui semblait tant les aimer... Et puis... ce parc, qu'ils avaient tant de fois contemplé avec envie, quand, à la dérobée, à la faveur d'une savante courte échelle, ils arrivaient à passer leur nez pardessus le mur... ces grandes allées, que deux ou trois d'entre eux, plus hardis, avaient parcourues et dont ils faisaient de si mirifiques descriptions... ils allaient voir tout cela !...

Ils entrèrent donc... bientôt, une superbe partie de cache-cache s'organisa. Jamais il n'avait été si amusant de jouer... *Qâââte* !... criaient dans les profondeurs du bois des voix vibrantes de plaisir... *Qâââte* ! répondait, d'un autre côté, une voix plus douce qui était celle de l'abbé... Et au travers des taillis, c'étaient des courses vertigineuses de chevreuils sauvages, fils de l'air et enfants de la forêt... jusqu'à ce qu'un grand cri de triomphe, dominant tout, s'élevât et parvint jusqu'au château :

—Mon Dieu ! murmura la châtelaine effrayée, qu'est-ce qui vient d'arriver?...

C'était l'abbé qui était pris !...

.

Le bruit de cette partie formidable décida les derniers récalcitrants. Le petit de l'adjoint, à qui son père, un libre-penseur fini, avait formellement interdit d'aller au "château," fit un tel vacarme, que le sectaire dut céder. Un autre, qu'on avait enfermé, sauta par la fenêtre, et accourut en disant :

—Ah ! mes amis, ce soir... quelle râclée !... quelle râclée !... mais ça m'est bien égal !...

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que "m'sieu l'abbé Just" était devenu l'idole de tous les morveux du bourg.

Le séminariste en profita, d'abord pour leur insinuer que les mouchoirs n'avaient pas été inventés pour des prunes, ensuite pour leur faire, à l'occasion, un petit, oh ! tout petit bout de morale... C'était si gentiment dit, que ça n'ennuyait jamais, et que les vauriens les plus déterminés finissaient par dire comme les autres...

.

Hélas ! les meilleures choses sont celles qui passent le plus vite !... Les vacances ont pris fin, et l'abbé Just est revenu à Issy commencer sa seconde année de philosophie.

Hier, il était dans sa cellule, assis devant sa petite table, avec — ô revanche des choses ! — son *Cursus Philosophiæ* ouvert sous les yeux... Mais sa pensée distraite ne s'arrêtait pas sur le livre et allait, allait... là-bas, vers le village tant aimé où, quelques mois auparavant, il avait goûté l'inexprimable joie de faire quelque chose pour son maître Jésus.

Et déjà, dans son âme mélancoliquement songeuse, il revoyait tous ces petits paysans qu'il avait tant amusés, et Pierrot, et Jus-

tin, et son petit Toinet, et tant d'autres... Qu'étaient-ils devenus?... avaient-ils conservé la petite semence déposée dans leur cœur?... se souvenaient-ils seulement encore de lui?... avaient-ils raison, ceux qui lui prédisaient l'insuccès final?...

Et quelque chose qui était plus qu'un soupir, et qui allait devenir peut-être un sanglot, contractait déjà la gorge du jeune homme, quand on frappa à la porte de sa cellule. Il ouvrit. C'était une lettre et une caisse. Il déchira l'enveloppe et lut :

Monsieu labé,

“ Tou vos peti zenfan aurait voullu vous soiter pluto labon-
anée, et vou dir qu'ils était bien sage. Ceulement il voulait vou
zenvoyer un souvenir du péyi et on navait pa pu l'atrapé ; s'est
un équireuil vivan. Il nou a jolimen mordu, allé !

“ Nous faisons toujours la prière que vou nou zavé aprise et
nou vou cerron la main d'ami tier.

Tou vo peti zamis.

“ P. S.—Cil y a des fôte d'ortografe, ces parce que nou zavons
voulu la faire tou ceul.”

:

Je ne sais pas ce que l'abbé Just fera de son écureuil ; mais je
sais bien que jamais lettre ne lui a fait plus de plaisir que
celle-là !

La dévotion à la Sainte Vierge nécessaire à la piété

Le temps des mystères de Jésus est celui auquel nous devons
avoir plus d'union et plus de liaison avec la Sainte Vierge, à
cause que c'est le temps auquel nous devons le plus à Jésus-
Christ, et qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse fournir et suppléer
abondamment à nos devoirs et aux hommages que nous sommes
obligés de lui rendre.

(OLIER L. CXXX.)

Le Ciel

Saint Augustin allait écrire son traité sur le Ciel pour l'envoyer à l'austère Jérôme, le solitaire de Bethléem, quand la cellule du grand évêque resplendit tout à coup d'une vive clarté, et, à travers un nuage de poudre d'or et d'encens, une voix suave fit entendre ces mots, " Augustin, Augustin, brise ta plume, c'est en vain que tu espères chanter l'hymne du céleste bonheur."

Le pinceau de Raphaël et le génie de Bossuet demeurent impuissants devant un pareil sujet. Le peintre doit briser sa palette, le poète sa plume, le musicien son archet ; car le cœur de l'homme ne saurait concevoir les joies que Dieu réserve à ses élus.

Pour parler du Ciel, laissons les récits des théologiens, des Pères et des poètes et allons à l'école du Seigneur.

Jadis, quand Jésus prêchait l'Évangile, il se servait des comparaisons les plus gracieuses et des paraboles les plus charmantes pour expliquer le bonheur du Ciel.

L'image que le Maître emploie de préférence c'est celle du foyer : " Il y a plusieurs demeures, dit-il, dans la maison de mon Père." Et il montre le foyer paternel ouvert à tous, et la table du festin toujours dressée. Cette image simple et familière parle plus à nos cœurs que les sublimes visions de saint Jean, le voyant de Pathmos.

Avec Jésus, le Ciel n'est plus le fleuve de vie dans lequel toutes les nations vont étancher leur soif ; ce ne sont pas les arbres verts et fleuris que l'ardeur du soleil ne flétrira jamais, ni les harmonies sublimes où l'on entend vibrer les harpes des anges et des archanges, ni les cantiques mélodieux des chœurs séraphiques qui s'élèvent comme le bruit des océans ; ce n'est pas non plus cette magnifique procession de patriarches, de prophètes et de vieillards vénérables balançant l'encensoir et se prosternant au pied du trône de l'Éternel. L'Apôtre des Gentils, qui connut les sublimes extases, en revient ébloui. Il emprunte à l'émeraude, à la topaze, au diamant leur éclat pour essayer de dépeindre les splendeurs de l'éternelle Jérusalem, et sentant la grandeur de son impuissance, il s'écrie : " L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu et son cœur n'a jamais conçu les joies que Dieu réserve à ses élus."

Avec Jésus, le Ciel nous apparaît plus gracieux ; le Ciel c'est le berceau, le Ciel c'est le foyer.

Qui en ce monde aurait le cœur assez mauvais pour oublier le foyer familial ? Que la maison paternelle soit pauvre et perdue dans la lande ou les bruyères, qu'elle soit d'une petitesse extrême et attachée comme un frêle bouquet d'oranger au flanc de la montagne, qu'elle soit riche ou misérable, peu importe ; c'est toujours le foyer, avec ses chers souvenirs gravés sur les vieux murs.

C'est au foyer que se sont écoulés dans une paix parfaite, les plus beaux jours de notre enfance. Là nous allions en toute liberté, ouvrant portes et fenêtres et courant follement à travers les couloirs, sûrs de rencontrer quelque part le sourire de notre mère. Et quand le soir venait, il faisait bon prier aux pieds du crucifix appendu à la muraille. Près du foyer, le soleil paraît plus beau. L'azur du ciel plus pur, les étoiles plus brillantes, et c'est en jetant un regard plein de larmes du côté de la maison paternelle que nous pouvons dire avec le poète :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer !

Rien ici-bas ne saurait être comparé à la maison de notre Père céleste. En ce monde où tout finit, ils sont rares ceux qui habitent un foyer paisible et sûr. Le souffle tiède de l'automne apporte toujours un commencement de deuil d'une infinie tristesse. Puis, sous le glacial baiser de l'hiver, les teintes dorées s'effacent et le vent secoue avec furie les branches nues des vieux arbres. C'est l'image de la vie terrestre. Il faut tôt ou tard quitter le foyer aimé. Combien sont nombreux ceux que la misère, le deuil, les dures obligations du travail poussent de ville en ville ! Puis l'impitoyable mort, semblable au cyclone dévastateur, détruit tout sur son passage. Il n'y a pas de demeure permanente sur cette terre d'exil. A chaque saison de la vie, il faut pleurer, il faut partir.

La maison de notre Père du Ciel n'est pas édifiée sur le sable mouvant d'un monde qui passe, mais sur le roc immuable de l'éternité. Jésus, dans l'Évangile qu'il a laissé aux hommes, s'applique à nous montrer ce qu'est la maison de son Père. Elle est ouverte à tous la grande maison du ciel ; ouverte aux ouvriers de la première et de la dernière heure, ouverte à la brebis perdue

que le bon Pasteur porte amoureusement sur ses épaules ; ouverte surtout au prodigue qui n'a pas oublié les joies de la maison paternelle et qui a toujours gardé dans son cœur un lambeau d'espérance.

Avec l'Évangile, on est loin des paroles dures et sèches des doctrinaires de Port-Royal.

Pour eux, le Christ avait les bras étroits et la miséricorde douteuse. Pour nous, au contraire, le divin Crucifié a les bras largement ouverts afin de nous mieux recevoir dans son grand Ciel.

A. MARCADÉ.

Dieu a prévu de toute éternité si je dois être sauvé ou damné. J'aurai beau faire, je ne pourrai changer la destinée.

RÉP. Si votre femme venait vous dire : " Mon ami, DIEU a prévu de toute éternité si tu dois dîner aujourd'hui. J'aurai beau faire, il en sera ce que DIEU a prévu. Je vais donc aller me promener, et ton dîner se préparera comme il pourra."

Si votre enfant vous disait : " Mon cher papa, DIEU a prévu de toute éternité si je dois aujourd'hui travailler ou faire l'école buissonnière. J'aurai beau faire, je ne changerai pas la destinée. Je vais donc aller m'amuser, au lieu de lire et d'écrire."

Je crois que vous n'auriez pas de peine à leur répondre, et surtout à les mettre à la raison.

Ce que vous répondriez à votre femme et à votre enfant, je vous le réponds à vous-même.

La *prescience* de DIEU ne détruit pas notre liberté. Et bien que notre faible raison ne puisse sonder le fond de ce grand mystère, elle en sait cependant assez pour être certaine de la vérité.

1° D'abord nous avons tous, en dépit de tous les raisonnements, de toutes les subtilités, le sentiment intime que nous sommes libres dans nos déterminations. Je sens, en écrivant ces lignes, qu'il ne dépend que de ma volonté de mettre ici un mot au lieu d'autre, d'interrompre ou de continuer mon travail, etc.

Vous qui lisez, vous sentez, et nul ne pourra vous persuader le contraire, qu'il ne dépend que de vous de lire ou de fermer ce livre, de chanter ou de vous taire, de vous lever ou de rester assis, etc. —Donc, vous et moi, nous sommes libres.

2° En second lieu, cette difficulté de concilier notre liberté morale avec la prescience de DIEU est-elle aussi sérieuse qu'elle en a l'air ? Je ne le crois pas, et je n'y vois guère qu'une *affaire de mots*.

Nous mesurons ici DIEU à notre aune ; nous parlons de lui comme de nous-mêmes. Nous lui prêtons nos faiblesses ; et nous nous créons par là de chimériques embarras.

Il n'y a point, à vrai dire, de *prescience* en DIEU. *Prévoir*, c'est *voir d'avance*, *voir ce qui sera*. *Prévoir* suppose nécessairement un avenir non existant encore. Or, il n'y a point de *futur* ni de succession de temps pour DIEU, mais un éternel et immuable *présent*. Le passé et l'avenir ne sont que pour les créatures finies et changeantes. Nous prévoyons, nous autres ; mais c'est une imperfection de notre être. DIEU, l'être parfait, *VOIT*, ne prévoit pas.

Il nout *voit* agir. Or, personne n'a jamais dit, que je sache, que la connaissance actuelle que DIEU a de nos actions en gêne la berté. Eh bien, DIEU n'en a pas d'autre.

Cela me paraît bien simple, bien facile à saisir. Il ne reste plus là que le mystère de l'éternité, de l'immutabilité de DIEU, ou plutôt le mystère de son existence. Mais qui sera jamais assez insensé pour dire : Je refuse de croire en DIEU, parce que je ne conçois pas l'INFINI ?

Usez donc bien de votre liberté sous l'œil du bon DIEU, qui rendra à chacun selon ses œuvres.

MGR DE SÉGUR.

La religion est audessus des gouvernements aussi bien que des révolutions : celles-ci ne sont pas plus capables de la détruire que ceux-là de la sauver.

A. BARRAUD.

Nouveauté

Le Drapeau National des Canadiens Français, un choix légitime populaire, belle brochure in-8 de 308 pages publiée par le comité de Québec.

Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre du président du comité du drapeau national et la belle réponse de Mgr l'archevêque de Québec.

Lettre du Président à Mgr Bégin et Réponse de Sa Grandeur

QUÉBEC, 18 décembre 1903.

A Sa Grandeur Mgr L.-N. BÉGIN,

Archevêque de Québec.

Monseigneur,

Quand le Comité du drapeau national des *Canadiens français* s'est formé à Québec, ses membres ont été unanimes à choisir le projet Carillon aux armes du Sacré-Cœur, sachant bien qu'ils allaient au-devant des désirs de Votre Grandeur. Ils avaient encore présent à l'esprit l'appel touchant par lequel se terminait la très belle lettre pastorale de Votre Grandeur promulguant l'encyclique de Léon XIII (25 mai 1899), sur la consécration du genre humain au Cœur très sacré de Jésus.

“ Le Sacré-Cœur, dans la pensée de Léon XIII, disait Votre Grandeur, ne doit pas seulement attirer à Dieu les infidèles qui l'ignorent, les hérétiques et les méchants qui le blasphèment ; il doit encore, comme un centre d'action, comme un foyer de lumière et de grâce, servir à grouper autour de Jésus-Christ et de l'autorité religieuse qui le représente, toutes les forces catholiques malheureusement divisées en tronçons épars et hostiles. La croix apparut jadis à Constantin, présageant un prochain triomphe. De nos jours, nouveau symbole non moins consolant, c'est le Cœur très saint de Jésus, qui nous apparaît, surmonté de la croix et enveloppé de flammes lumineuses. Le salut de la société est là : il est dans la foi au Christ, dans l'espérance en sa bonté, dans la soumission à ses enseignements, dans le respect et l'amour de son Église chargée de continuer son œuvre parmi les hommes.

“ Pressons-nous, Nos Très Chers Frères, autour du Cœur de

“ Jésus ; écoutons la voix du divin Roi ; observons ses commandements ; marchons unis sous son glorieux drapeau dont les replis renferment, avec la grâce qui fait les saints, le droit, la justice et la vraie liberté qui sauvent les peuples.”

C'est pour répondre à cet appel que notre Comité s'est formé ; et c'est stimulé par ces paroles apostoliques qu'il a poursuivi activement, mais avec prudence, son œuvre patriotique et religieuse.

Dans sa dernière réunion, le Comité a décidé de publier une brochure de propagande, destinée à faire voir cette question de drapeau sous son véritable jour et à y intéresser de plus en plus les Canadiens français où qu'ils soient sous le globe.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas voulu solliciter et nous ne sollicitons pas encore l'intervention officielle de Nos Seigneurs les évêques en faveur du drapeau en question, et cela afin de laisser le peuple aller de lui-même au Sacré-Cœur et garder ainsi à ce beau mouvement tout le mérite de la spontanéité.

Mais, d'un autre côté, nous ne voudrions pas paraître faire une si belle croisade à l'insu de notre Ordinaire, et sans au moins son approbation.

Nous venons donc demander à Votre Grandeur qu'Elle daigne nous dire que nous avons bien compris ses paroles et que nous Lui causerions une grande joie en hâtant le jour où nos compatriotes canadiens-français se donneront un étendard national portant l'emblème du Sacré-Cœur de Jésus.

Ce sera un puissant encouragement pour le Comité et tous ceux — et ils sont nombreux — qui marchent à sa suite.

Je suis avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur le fils très dévoué,

(Signé) TÉLESPHORE VERRET.

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC, le 21 décembre 1903.

Monsieur T. VERRET,

Président du Comité du drapeau national.

Monsieur le Président,

J'ai lu avec satisfaction votre lettre du 18 courant. Vous m'y avez donné la preuve que, lorsque j'adresse une lettre pastorale à mes diocésains, je ne prêche pas dans le désert. J'espère qu'il en sera toujours ainsi.

Vous travaillez avec zèle à étendre dans notre pays le règne du Sacré-Cœur. Je me flatte que tous les membres de votre Comité seront toujours, par leurs paroles comme par leurs exemples, de puissants auxiliaires pour leur archevêque.

Au cours de la dernière visite pastorale, j'ai constaté avec bonheur que le drapeau du Sacré-Cœur était arboré dans bon nombre de paroisses, sur les églises, sur les presbytères, sur les demeures de nos braves citoyens, dans les chemins par où je devais passer. Ai-je besoin de vous dire que cette manifestation de la dévotion de notre peuple au divin Cœur de Jésus m'a fait grand plaisir.

Tout cela s'est fait sans aucune réclame, sans bruit, avec une admirable spontanéité : on était heureux, on était fier de donner ce témoignage public d'amour au Cœur adorable de Notre-Seigneur ; on croyait entrer ainsi dans les vues de Sa Sainteté Léon XIII, qui, par son Encyclique *Annum sacrum*, a voulu que le genre humain fût consacré au Sacré-Cœur de Jésus.

Ces manifestations extérieures de foi et de confiance ne peuvent, avec le temps, qu'augmenter en nombre et en intensité ; elles seront bientôt distinctives de tout notre peuple canadien-français, et contribueront à réaliser doucement et paisiblement vos vœux les plus chers.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués en N.-S.

(Signé) † L. N., Arch. de Québec.

La Civiltà Cattolica, Rome dans son numéro du 2 janvier 1904, écrit à son sujet : " Au milieu de cette atmosphère glacée d'athéisme légal et officiel où se trouvent plongés la plupart des États de l'Europe, c'est pour le cœur une douce joie et un réconfort de voir ce qui se passe là-bas dans la lointaine Amérique ; un peuple qui songe à se créer un étendard national projette d'y faire figurer à la place d'honneur le plus auguste symbole de notre religion, le Cœur sacré de Jésus."

Et après avoir fait, en termes très élogieux, l'historique du projet, la savante revue conclut : " Or ce magnifique mouvement, où au sentiment patriotique s'unit si étroitement le sentiment religieux, n'est-il pas une amende honorable que fait le Canada français pour les fautes, les sacrilèges et les scandales dont la mère patrie est en train de se souiller en Europe. Pour ce motif donc, que les cœurs généreux qui ont entrepris une si belle œuvre reçoivent de Rome une parole d'encouragement et une approbation sincère. Bien volontiers nous faisons nôtres ces premiers vers d'une poésie qu'un Français canadien adresse à un Canadien français :

" Notre France n'est plus l'antique et noble terre,
Sur ses champs dévastés souffle un vent de courroux,
Elle a chassé le Christ ; sa race dégénère ;
Pour retrouver la France, il faut aller chez vous."

Primes extraordinaires offertes a ceux qui reçoivent le Propagateur.

Albums de l'univers catholique en quatre parties in folio cartonnés.

1^{er} ALBUM

S. S. Léon XIII.—Le Christ.—Saint Marc à Venise.— Cloître du couvent de St-François, à Fiésole.—La Cathédrale de Milan.—Séville.—Intérieur de St-Pierre à Rome.—Cologne.—Les noces de Cana—Chasuble espagnole.—Une procession à Dinan.—La cathédrale d'Amiens.—La mise au tombeau.—Florence, cathédrale.—N. D. de Fourvières.—Jérusalem, le saint Sépulchre.—Rome, église des capucins.—Procession de la passion à Furnes.—Salamanque, le Christ flagellé.—Tolède, cloître de St-Jean des Rois.—Assise.—Deux chefs d'œuvre espagnols.—Anvers, le calvaire de l'église St-Paul, Vierge à la chaise. Padoue, église St-Antoine.—Le calvaire de Plémeur.—Rorien, la cathédrale.—Valladolid.—La grande chartreuse.—Tréguier.—La cène.—Les anges chantant.—Salamanque, le Christ en bois.—Paris, St-Sulpice.—Un cloître dominicain.—Orvietto, Bruxelles, Sainte Gudule.— Jérusalem.— Paris, Notre-Dame.— Saragosse.— Cordoue.— Angers.— Milan.— Pise.— Cathédrale de Burgos.— Strasbourg, portail St-Laurent.— L'Assomption.— Ferrare, la chartreuse.— Paris, crypte de la Sainte Chapelle.—Palais de Madrid, Séville.— Prague.— Evora.— Bruges.— Cathédrale de Cadix.—Musée du Louvre.

2^{eme} ALBUM

Vénise, Saint Marc.—Vienne, Saint Etienne.—Burgos, la chapelle du conétable.—Sienne, la cathédrale.—Madrid, église de Las Calatravas.—Cathédrale de Strasbourg.— Venise, Académie des beaux-arts.—Salamanque, Statue de la Vierge.—Cathédrale de Burgos, Notre-Dame de la Grande.—Notre-Dame de Paris, le tombeau de Mgr Darbois.—Le tombeau de Mgr Affre.—Saragosse, la cathédrale.—Sienne, Cloître de Monte-Olivet.—Maggiore.—Salamanque, Pieta en bois sculpté.—Escorial, St-Michel.—Aix-la-chapelle, la cathédrale.—Vienne, église St-Charles.—Le couvent du Mont-Carmel.—Pavie, la chartreuse.—L'escorial, vue du Temple.—Avila, le couvent de St-Thomas.—Lutrin de St-Paul de Léon.—Florence, la Ste-Famille

de l
la fl
Vic
Mic
Flor
Tolè
la po
Rap
la ca
vie,
Beth
Casa
drale
Dam
lique
sée d
la Vi
la cat
metié

C
drale.
maiso
Christ
drale.
glise d
manac
thage,
Coimb
beau d
Laon.
cobaça
à Flore
Vierge
Marthe
Vénise
le mon
la cath
Puy, ba
l'église
la cathé
la catac
cathédr
drale de

de Michel-Ange.—Amalfi, le couvent des capucins.—Jérusalem, chapelle de la flagellation.—Cologne, église des Jésuites.—Aix-la-chapelle, église de la Vierge.—Cordoue, le cœur de la cathédrale.—Musée du Louvre, Saint-Michel.—Jérusalem, la grotte de l'agonie.—Rome, Ste-Marie d'Ara Cœli.—Florence, intérieur de Santa-Croce.—Bruxelles, la chaire de Sainte Gulude.—Tolède, la chapelle du Transito.—La grande Trappe, (8 gravures).—Pavie, à la porte de la chartreuse.—Tolède, la cathédrale.—Rome, tapisserie d'après Raphaël.—Madrid, San-Isidoro.—Sienne, intérieur du dôme.—Ratisbonne la cathédrale.—Séville, la cathédrale.—Assise, le monastère et l'église.—Pavie, la chartreuse.—Autun, la cathédrale.—Anvers, la descente de la croix.—Bethléem.— Lourdes.— Séville, Saint Ferdinand.—Fra Bartholomeo de las Casas.—L'Escorial, bréviaire de Philippe II.— Anvers, les Stalles de la cathédrale.—Rome, Saint Pierre.—Musée de Munich, Nuremberg, église Notre-Dame.—Tréguier, la cathédrale.—Augsbourg, Saint Ulrich.—Gran, la basilique.—Pise, le campo-Santo.—Musée d'Anvers, la mise au tombeau.—Musée de la Haye, descente de croix.—Musée du Louvre, le couronnement de la Vierge.—Sainte Anne d'Auray.—Avjla, église de Ste-Thérèse.—Beauvais, la cathédrale.—Avignon, le palais des Papes.—La grande chartreuse, le cimetière.—Pontoise, le presbytère.

3^{eme} ALBUM

Cologne, l'église St-Georges.—Musée du Louvre.—Chartres, la cathédrale.—Vénise, St-Jean et St-Paul.—Rome, le Panthéon.—Domrémy, la maison de Jeanne d'Arc.—Florence, un cortège cardinalice.—Cergy, St-Christophe.—Saint-Ouen-l'aumône, vierge ouvrante.—Valence, cathédrale.—Bélem, église des Hieronymites.—Musée du Louvre.—Lisbonne, l'église de l'étoile.—Fougère, église St-Sulpice.—Braga, la cathédrale.—Ploumanac'h, la chapelle de la clarté.—Bourg-en-Bresse, l'église de Brou.—Carthage, la primatiale d'Afrique.—Tolède, la cathédrale.—Musée du Louvre.—Coimbre, église Sainte Claire.—Le Mans, la cathédrale.—Tréguier, le tombeau de St-Ives.—Gand, le Via Crucis.—Braga, le sanctuaire de Monte.—Laon, la cathédrale.—Bayeux, Notre-Dame.—Augsbourg, Saint Ulrich.—Alcobaça, le monastère.—Milan, la basilique Ambrosienne.—Le samedi saint à Florence.—Toulouse, église St-Sernin.—Rome, Ste-Marie du Peuple.—La Vierge de Nuremberg.—Musée du Louvre.—Tarascon, Portail de Sainte Marthe.—Assise, l'église supérieure.—Bourges, Portail de la cathédrale.—Vénise, l'église des Frari.—Ratisbonne, intérieur de la cathédrale.—Maffra, le monument, Abbeville, étable de St-Paul.—Naples, la cathédrale.—Parme, la cathédrale et le baptistère.—Dammarie, Ruines de l'abbaye du Lys.—Le Puy, baptistère romain.—Marseille, N. D. de la Garde.—Lisbonne, ruines de l'église des carmes.—Caen, église St-Pierre.—Musée de Dresde.—Carthage, la cathédrale.—Lorette, la Santa Casa.—Mexico, la cathédrale.—Palerme, la catacombe des capucins.—Quimper, église saint Mathieu.—Quimper, la cathédrale.—Lisbonne, façade de la cathédrale.—Bélem, le cloître.—Cathédrale de Chartres, la vierge du pilier.—Milan, Croix du XII siècle.—Abbe-

ville, église St-Wulfran.—Poitiers, cathédrale St-Pierre.—Rome, Pinacothèque du Vatican.

4^{eme} ALBUM

Poitiers, église N. D. la grande.—Messine, la cathédrale.—Toulouse, la cathédrale.—Palerme, St-Jean des Ermites.—Orvieto, la cathédrale.—Coïmbre, ancienne cathédrale.—Monreale, (Sicile) la cathédrale.—La Chaise.—Dieu.—Eglise de la Chamailière, près le Puy édifée par les romains.—Padoue, trésor de la basilique.—Musée du Louvre.—Genève, cathédrale St-Pierre, église Notre-Dame.—Milan, Pinacothèque royale.—Bruges, la cathédrale.—Mexico, la cathédrale, église de la Recoleta.—Palerme, la cathédrale.—La Plata.—Eglise de San Ponciano.—Mexico, église de la Santissima.—Mexico, façade de la cathédrale.—La Chaise-Dieu, (intérieur).—Dijon, église Notre-Dame.—Palerme, chapelle Palatine.—Senlis, cathédrale (2 vues).—Florence, distribution des repas à la chartreuse.—Cathédrale de Florence, reliquaire de St-Antoine.—Musée du Louvre.—Guérande, église St-Aubin.—Eu, Mise au tombeau.—Lorette, panorama de la ville.—Roche St-Michel, portail de la chapelle.—Le Puy, entrée papale de la cathédrale et évêché, Mexico, El-Sagrario.—Monréale, le cloître.—Le Puy, cloître de la cathédrale.—La Chaise-Dieu, cour du cloître et vue de la tour clémentine.—Rome, les jardins du Vatican, avec le dôme de Saint Pierre.—Rome, St-jean de Latran, le chœur neuf et l'abside.—Aix-la-chapelle, cathédrale.—Musée du Louvre.—Musée de Brescia.—Venise, Ste-Ursule dans sa gloire.—Caen, Abbaye-aux-Dames.—Buenos-Ayres, église N. D. de Candelaria Salta.—Promenoir du cloître de la Chaise-Dieu.—Coïmbre, église de Santa-Cruz.—Musée du Louvre.—Le Mans, la cathédrale.—Padoue, basilique de Saint-Antoine, (intérieur).—Thomas, (Portugal) détails des sculpteurs du couvent.—Bathala, (Portugal) un général du monastère.—Musée de Lisbonne.—Buenos-Ayres, couvent de Haute-Grâce.—Pontoise, Saint Maclou. Saint Pol-de-Léon, cathédrale.

Supplément à l'album 4e, La cour de Rome, Prêtres et Prélats, Ordres religieux d'hommes et de femmes (100 figures et costumes religieux) N. B. Nous enverrons l'un de ces splendides albums à tout abonné au Propagateur qui nous fera parvenir le prix de son abonnement (50cts) avec 15cts en plus pour en payer le port. A l'acquéreur des quatre albums (2.00) avec 60cts en plus pour le port, si l'envoi doit se faire par la poste, nous fournirons cinq abonnements au Propagateur.
